

Il y a 20 ans, j'entrais en psychiatrie...

Extraits du blog Cepaduluxe

qui rassemble des informations sur la schizophrénie (ou les schizophrénies, comme diraient certains...) ; <http://cepaduluxe.over-blog.com>



■ 19 octobre 2006

• Comprendre et connaître sa maladie

Au début je n'ai pas voulu savoir. Je n'avais aucune curiosité, aucun intérêt s'agissant de mon état comme si j'avais déjà répondu à toutes ces questions, comme si j'avais déjà décidé que je n'avais rien, que ce n'était pas une maladie, mais que j'avais un destin qui me différenciait des autres. (...) Je n'avais pas de curiosité, j'avais des rêves et de l'indifférence. Puis j'ai voulu savoir ce que j'avais mais je n'avais pas besoin de comprendre. Je voulais connaître le diagnostic, le rôle des médicaments, connaître les règles à respecter, savoir si j'étais gravement malade ou pas. Je devenais responsable et je voulais savoir quelles étaient mes obligations vis-à-vis de ma maladie. Je mettais en place des règles d'hygiène et de survie comme des béquilles pour minimiser les maux et faciliter la vie, mais je ne cherchais pas à connaître les causes ni les mécanismes de la maladie. Maintenant je veux comprendre, je veux tout savoir. (...) J'ai découvert un sujet d'étude, humain, mystérieux. Je deviens l'archéologue de ma propre maladie. Je m'intéresse à la psychologie, à la psychiatrie, à la neurologie... Petit à petit, pas à pas, j'augmente ma connaissance dans ce domaine et plus ma connaissance augmente plus ma curiosité fait de même...

■ 11 janvier 2007

• L'étiquette « schizophrène »

Faut-il accepter l'étiquette ou la rejeter ? Accepter l'étiquette au risque d'être enfermé dans la figure un peu grotesque, un peu pathétique, d'un handicapé mental. Au risque de donner corps à une maladie

qui peut-être n'existerait pas. Au risque de devenir le représentant malgré soi d'une maladie peu connue et ambiguë. Au risque d'agresser ceux qui supportent mal ce mot ou la rejeter. Au risque de se mentir à soi-même et de vivre dans le déni et la honte de sa maladie. Au risque de vivre éternellement dans l'incertitude et de ne jamais être capable de parler de soi (faute de mots). Je ne sais pas. J'hésite. C'est difficile de trouver la juste mesure, le juste mot. Il faut satisfaire l'opinion publique qui est rétive à entendre ce mot. Il faut satisfaire les médecins qui aimeraient bien qu'on s'intéresse un peu à tout cela et qu'on soit capable d'en parler sans s'affoler. Il faut satisfaire sa propre conscience, sa propre pudeur, qui nous pousse à rejeter un mot comme un costume trop grand pour soi. (...) Ce diagnostic de « schizophrène » a du sens quand il permet de dire ce que je ne suis pas : je ne suis pas une personne dépressive, je ne souffre pas d'un problème éducatif, ni d'un traumatisme crânien. Il faut ce terme de départ pour amorcer la discussion quant au soin...

■ 10 août 2007

• 20 ans...

Il ya 20 ans, j'entrais en psychiatrie comme on rentre dans les ordres. Je faisais sacrifice de ma vie, de ma destinée, de mon autonomie, de ma vitalité pour connaître un autre monde, une autre vie, un silence, une image, une musique intérieure. Rien n'était prévu, rien n'était volontaire. Il y a 20 ans, j'entrais dans l'inconnu dans l'incompréhensible, dans l'humiliation, dans l'imperfection, dans la solitude. J'étais jeune et

raide comme un piquet. J'avais l'ambition de vivre sans concession, sans ennui, sans me plaindre. De mener une vie active et raisonnée. J'étais cultivée, de plus en plus insatiable, prête à lire et entendre tous les discours intellectuels que je pouvais. Je perdais mes moyens sans m'en rendre compte, sans y croire, sans savoir. Je perdais les moyens de grandir, de devenir un adulte confiant, sûr de lui-même et de son avenir. Je perdais les moyens de devenir une personne efficace et productive. Je m'habituais à ce nouvel espace, cette nouvelle vie, cette nouvelle donne. J'avais choisi le camp des victimes, sans le savoir, sans le vouloir vraiment. J'avais choisi inconsciemment de vivre comme une victime, dans ce rythme lent, ce rythme souffrant, ce rythme éternel. C'était il y a 20 ans. C'était une première hospitalisation. Une époque où les troubles neurologiques cachaient encore la réalité vraie du déficit. Une époque où les défaillances s'installaient en périphérie d'un corps à peu près sain et le pénétraient jusqu'à faire leur nid en profondeur.

J'ai parfois l'impression d'être revenue à ce point de départ, ce début. J'ai parfois l'impression d'être à nouveau dans cette situation précaire, ce moment de grande curiosité, de grande envie de vivre, ce moment où les fragilités restent peu encombrantes, laissent place à la vie. Ce moment où les fragilités importent peu, ne sont pas devenues le sujet unique de toutes les questions, de toutes les précautions, ce moment de grande inconscience. J'ai l'impression parfois d'avoir fait un grand tour et d'être revenue à cette adolescence, à cet âge balbutiant.☀